

du Nouveau Mexique. Parti de Montréal le 29 juin j'arrivais, sain et sauf, à Santa-Fé le 4 juillet, jour du glorieux anniversaire de l'Indépendance américaine.

A peine arrivé, je fus invité, avec mes compagnons de voyage, à une grande soirée dansante où je devais rencontrer l'élite de la société de Santa-Fé. Grâce à une sage précaution de ma meilleure moitié, qui avait présidé à la préparation de ma malle, je me trouvais amplement pourvu de tout ce qu'il me fallait pour produire un effet saisissant au milieu de cette nouvelle société. Mon bel habit de noce, âgé de 29 hivers, m'allait encore comme un gant et me donnait un certain chic qui me rappelait des temps passés, qui, hélas, ne reviendront plus, et pour un moment j'eus encore l'illusion de me croire jeune.

Mais cette illusion fut de bien courte durée comme je fus obligé d'en convenir après trois ou quatre tours d'une valse entraînant avec une charmante mexicaine, dont le léger accent espagnol, donnait à sa conversation française, un charme et un attrait inexprimables. Après les salutations d'usage, je crus prudent de me retirer pour admirer à mon aise les riches décors de cette salle de bal.

J'avais à peine fait une douzaine de pas quand je fus présenté à M. Frank H. Cushing, grand prêtre de l'ordre de l'arc de la tribu des sauvages Zûnis, peuple qui, a tort ou à raison, a la prétention de descendre directement des anciens Aztecs, qui habitaient le Mexique avant la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb vers l'an 1492.

M. Cushing est un savant ethnologue, âgé seulement de 28 ans, mais qui a consacré une partie de sa vie à l'étude de l'histoire, des coutumes, des mœurs et de la religion des Zûnis; et les rapports qu'il fait régulièrement au *Smithsonian Institute* à Washington, sont d'un intérêt palpitant au point de vue archéologique, ethnologique et anthropologique. Je fus donc très heureux de faire sa connaissance et de recueillir de ses lèvres le récit des émouvantes circonstances de son séjour de quatre années au milieu d'une bourgade sauvage dont il est devenu un des grands prêtres de l'ordre de l'arc, comme il le disait lui-même, dans les termes suivants.

"J'étais à Zûni depuis à peu près trois semaines, et tranquille spectateur, j'avais assisté à plusieurs fêtes religieuses entr'autres à celle de la DANCE SACRÉE (*Kéa-K'ok-shi*) qui ici se célèbre avec un sauvage éclat dont on n'a pas d'idées dans nos villes civilisées. J'avais signifié mon intention de séjourner parmi les Zûnis à un vieux prêtre du nom de Lai-in-ah-tsai-lun-kia et à Po-la-wah-ti-wa gouverneur de la bourgade. Ce dernier conçut pour moi un amour tout paternel; et, petit à petit après m'avoir enlevé tout vestige d'habit civilisé, il finit par m'affubler d'un costume complet de Zûni. Ainsi drapé, je parcourais la bourgade au milieu d'enfants et de vieilles femmes qui me félicitaient sur mon passage par les paroles flatteuses suivantes: "Comme il paraît bien notre nouveau fils, l'enfant de Wa-sin-to-na."

"Les choses allaient, comme sur des roulettes, depuis à peu près quinze jours, et j'acquis alors la conviction que les intentions des Zûnis à mon égard étaient des plus sympathiques. Mon père adoptif et les principaux chefs de la tribu, insistèrent beaucoup à ce que je consentisse à me faire percer les oreilles. Je résistai énergiquement d'abord, puis après réflexion, vu leur persistance, je crus entrevoir que cette cérémonie pourrait tourner à mon avantage, et encore sous l'effet de cette conviction, je me décidai à subir cette opération. Cette décision de ma part fut reçue avec un enthousiasme

extraordinaire et sans me donner le temps de la réflexion on se mit de suite en frais de me torturer.

"On se procura du coton Moqui avec lequel on confectionna une mèche de la grosseur d'un crayon de mine; puis on apporta un bol d'eau froide et claire qu'on posa sur un coussin dans la partie est de l'appartement. Kiawu, ma mère adoptive, fit alors son apparition vêtue de ses plus riches costumes, le manteau sacré jeté avec grâce sur ses épaules et le cou orné d'une longue chaîne de coquillages blancs.

"Je fus placé à genoux, la face tournée vers l'Orient quand le Gouverneur, après avoir solennellement ôté ses mocassins, s'approcha de moi, coton et aiguille en main. Il se mit de suite à danser sur un chant cadencé adressé au soleil. A chaque pause du chant il me saisissait le lobe de l'oreille gauche, et chaque fois je réunissais tout mon courage pour supporter, sans broncher, l'opération à laquelle je m'étais volontairement condamné. On recommença souvent cette pratique et au moment où je m'y attendais le moins l'aiguille et le coton me percèrent l'oreille gauche; la même opération, accompagnée de la même danse et du même chant, fut répétée pour l'oreille droite. Cette opération terminée le vieux Gouverneur et sa femme, après s'être trempé les mains dans le bol d'eau, se mirent en prière m'aspergèrent la tête avec cette eau qu'ils répandirent ensuite en gouttelettes sur le plancher, et cette cérémonie se termina par le lavement de mes mains et de mon visage qu'ils essuyèrent avec le manteau sacré.

"Il ne me fut pas possible de comprendre toute la prière, mais elle contenait de magnifiques passages, me recommandant aux dieux comme "Enfant du Soleil" et comme "Fils de Coru peuple de la terre". Après la terminaison de cette cérémonie le Gouverneur s'approchant de moi me dit: *Et ainsi tu deviens mon fils Té-na-tsa-li*, il fut suivi de son épouse qui m'adressa comme suit: *Ce jour tu deviens mon plus jeune frère Té-na-tsa-li*, je reçus plusieurs félicitations de même genre de la plupart de ceux qui avaient eu l'honneur d'assister au percement de mes oreilles.

"Lorsque tout fut fini, mon père adoptif me conduisit près de la fenêtre, et me regardant, avec une expression de bonheur, m'expliqua que j'avais été appelé du nom d'une plante magique qui ne croissait que sur une seule montagne à l'occident, et dont les racines et les sucres étaient une cure certaine pour toutes les maladies qui affligeaient la chaire humaine. Que sous ce nom, qui ne pouvait être porté que par un seul homme dans une génération, je serais reconnu comme un Zûni tant que le soleil se lèverait et se coucherait, et répandrait ses bienfaisants rayons sur le Coru, peuple de la terre.

"A dater de ce jour je fus considéré comme un véritable Zûni; la supériorité de mon intelligence me donna bientôt un tel ascendant sur eux qu'ils finirent par croire que j'étais véritablement un *Ki-he*, c'est-à-dire un ami envoyé des dieux possédant des pouvoirs sacrés pour le bien de l'humanité; et dès lors leur confiance fut sans bornes. J'assistais, de droit, à tous les conseils, et finalement je fus consacré *Grand Prêtre de l'ordre de l'Arc*, position très honorable que j'occupe encore aujourd'hui."

Voilà, chers lecteurs, comment on devient chef sauvage, dans ce dix-neuvième siècle de progrès et de lumière, et comment mon ami Cushing va pouvoir publier des études ethnologiques inédites, qui vont jeter une brillante lumière sur une époque de l'histoire de l'Amérique qui n'est que très peu connue même par

les savants de l'Europe. Je crois que la Société Britannique pour l'avancement des sciences, dont la prochaine réunion doit avoir lieu à Montréal, a invité M. Cushing à lire une étude sur les Zûnis, et je m'en réjouis d'avance car j'ai la certitude que les précieuses recherches de M. Cushing seront, pour cette réunion d'hommes de lettres et de sciences, la confirmation de savantes théories sur la transmigration des peuples sur divers points de notre globe à des époques dont l'histoire ne nous a conservé aucune trace.

M. Cushing habite le Nouveau Mexique depuis 1879, et grâce à ses études de la *piclographie*, il a pu retracer l'existence des Zûnis à 400 ou 500 ans. Il est loin d'avoir terminé ses recherches, et tout dernièrement encore, il m'écrivait pour me dire que sa passion pour l'étude augmentait de jour en jour, et qu'il lui était impossible d'entrevoir, dans un avenir prochain la fin de ses études. Et puis il s'est épris d'un véritable amour pour ses chers Zûnis, et l'idée de s'en séparer lui cause la plus douloureuse impression.

DR GEORGES LECLERE.

MENU CANADIEN

préparé spécialement par VICTOR pour le
Journal du Dimanche.

Croûte au pot,
Bœuf nature, sauce tomate,
Jeune poulet rôti,
Salade,
Epinards à la crème,
Beignet d'ananas,
Fromage—Café,

RECETTE DES BEIGNETS D'ANANAS.

Prenez huit onces de farine, deux jaunes d'œufs, une cuillerée à thé d'huile d'olive, mêlez le tout dans une terrine avec un peu d'eau.

Fouettez bien trois blancs d'œufs que vous mêlez avec votre pâte; découpez un ananas en tranches bien égales, saupoudrez-les de sucre fin et laissez macérer une heure. Trempez l'ananas dans votre terrine et faites frire dans la graisse bien chaude. Servez le sirop à part.

VICTOR OLLIVON,
Caterer.

Restaurant: 147 Rue St-Jacques.

L'HYGIENE DE LA FAMILLE

LES CHAUSSURES.

Le haut talon, dans la forme actuelle de la chaussure des femmes, n'a pas seulement pour résultat de rendre la marche pénible par la contraction permanente des muscles de la partie postérieure du tronc et des jambes, il la rend encore très difficile et très dangereuse.

Partant de cette idée fautive, que toutes les femmes doivent avoir un petit pied, le cordonnier s'est ingénié à trouver le moyen de le faire paraître petit quand même. Pour cela, après avoir construit un talon très élevé, au lieu de le placer perpendiculairement à la chaussure comme chez l'homme, il l'incline fortement en avant de telle sorte que l'extrémité libre corresponde jusqu'à la moitié du pied. Ainsi lors-